

Nos doigts

Bertrand Nayet

Volume 22, numéro 1, 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1006042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1006042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nayet, B. (2010). Nos doigts. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 22(1), 79–81.
<https://doi.org/10.7202/1006042ar>

Nos doigts

Il est venu me chercher, le doux hurlement du train, au cœur
du rêve.

Il s'est mêlé au vent, au chant fou des feuillages.

Chorale en l'espace.

Voilà pour le son.

C'est toujours vers lui que je refais surface.

L'endroit où on écrit, ça compte?

C'est pas sur du bois scié, mesuré, ouvragé en beau meuble
que j'écris.

C'est assise dans la fourche d'un arbre en pleine vie, un orme
aux courbes ravinées.

Les crues, les sécheresses et la bise l'ont taillé, tordu, labouré.

Ses racines empoignent la terre noire.

Le tronc est la cuisse du ciel.

Les branches sont des charpentes boursouflées de nœuds et de
cicatrices.

L'arbre est homme.

Il se dresse, se cambre et fuit.

L'arbre est femme.

Entre les lèvres des cicatrices d'écorce, une fente comme ma
fente.

D'où tu sortiras.

À la pleine lune, je trempe la main dans l'ombre bleue des
sillons d'écorce, caresse mousses et lichens.

L'arbre frémit.

«Des niaiseries!»

Ça, c'est la voix du père.

À quoi ressemblait-elle, la voix de mon père dans le ventre de
maman?

Inviter le cheval à entrer dans l'attelage,
remercier la truie d'avancer vers le couteau,
tanner des peaux dans la cendre et la pisse...

«Lâche-moi ça, ces manigances de Sauvagesse!»

«C'est Mikusi, papa...

«... Parle donc comme du monde!...»

«... la mère de ta... de maman.»

«Hé!»

Sa main, tendue en accent aigu.

La gifle vibre, là!

Dérisoire.

Comment chasser une peur qui n'est pas la nôtre?

«Va faire ton ouvrage!»

Bien sûr, l'ouvrage.

De toute façon, la nuit, il dort.

Je ferai bien ce que je veux.

Il y avait une odeur de... muscade, dans l'aube du jour où j'ai
rencontré ton père.

Je caresse les sillons des arbres et fais rancir ma pisse pour
blanchir des cuirs.

Papa, les mains serrées sur les poignées de la charrue, creuse
des sillons dans ses champs.

Le sillon de ma mère aussi.

Au plus haut de l'après-midi, je me suis allongée au pied de
l'orme, les mains croisées derrière la nuque.

J'ai attendu.

Le fouillis bruissant de la forêt.

Aucun appel du sommeil, c'est toi qui m'assomes et m'endors
comme une ourse en gestation dans sa tanière.

Je sors du sommeil et c'est une inspiration de bébé naissant.

Un coup de poing dans le ventre.

Quelle course, fuite ou lutte me jette ainsi aux abois?

Quel combat me fais-tu livrer?

Je n'en rapporte jamais que des lambeaux.

La joue de pierre et de lichen d'un ange de cimetière, la griffe
d'une branche, un claquement d'aile.

C'est ici que je veux t'écrire.
Dans l'orme où j'ai recueilli ton père en mon sillon.
Tu ne seras jamais si près de ton origine.

As-tu ri des paillettes de rivière sur mon ventre?
Gouttes-tu au limon que je bois?
Le jus amer du pembina pulse-t-il en tes artères?
Montes-tu en prière sur le parfum de la fleur de chardon?
Tout cela devient toi,

 une ligne dans ta paume,
 une fibre de jugulaire,
 l'étoile d'un iris,
 un battement de cœur.

Tu gorges mes seins de la douleur jaune de la connaissance.
Mon ventre est colline.

Avant le départ de ton père, t'es-tu lovée dans le filet de nos enlacements?

Ou, si petite encore à notre dernière étreinte, as-tu coulé entre les doigts du plaisir?

Mais un filet n'arrête pas l'haleine de la vie.

As-tu la langue et le palais qu'il faut pour goûter la poussière des départs?

Si nous sommes poussière,
 profitons du vent,
 de la semelle du passant,
 de l'aile du corbeau,
 du rail et de la roue.

Partons!

Mais ne pleure pas mon enfant.

Nos souffles sont ciels.

Nos sangs sont rivières.

Nos doigts sont racines.

Bertrand NAYET, 25 août 2009